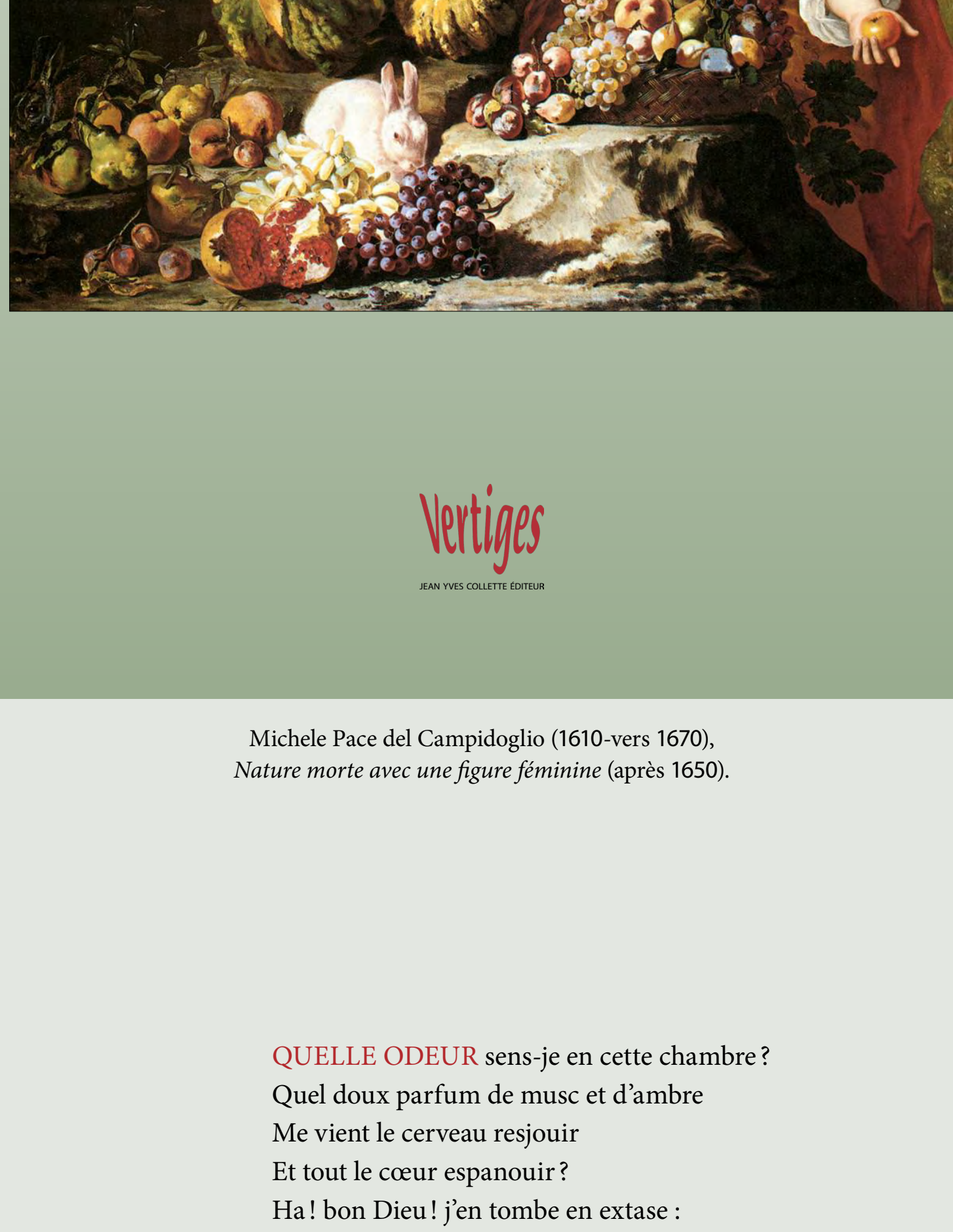


LE MELON



Vertiges
JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Michele Pace del Campidoglio (1610-vers 1670),
Nature morte avec une figure féminine (après 1650).

QUELLE ODEUR sens-je en cette chambre ?

Quel doux parfum de musc et d'ambre
Me vient le cerveau resjouir
Et tout le cœur espanouir ?
Ha ! bon Dieu ! j'en tombe en extase :

Ces belles fleurs qui dans ce vase
Parent le haut de ce buffet
Feroient-elle bien cet effet ?
A-t-on bruslé de la pastille ?
N'est-ce point ce vin qui petille
Dans le cristal, que l'art humain
A fait pour couronner la main,
Et d'où sort, quand on en veut boire,
Un air de framboise* à la gloire

* Le vin framboisé produit par le terroir de Bourgueil, près de Tours, est très estimé en Touraine et en Anjou.

Du bon terroir qui l'a porté
Pour nostre éternelle santé ?
Non, ce n'est rien d'entre ces choses,
Mon penser, que tu me proposes.
Qu'est-ce donc ! Je l'ay decouvert
Dans ce panier rempli de vert :

C'est un melon, où la nature,
Par une admirable structure,
A voulu graver à l'entour
Mille plaisans chiffres d'amour,
Pour claire marque à tout le monde
Que d'une amitié sans seconde
Elle chérit ce doux manger,
Et que, d'un soucy mesnager,
Travaillant aux biens de la terre,
Dans ce beau fruit seul elle enserre
Toutes les aytables vertus
Dont les autres sont revestus.

Baillez-le-moy, je vous en prie,
Que j'en commette idolatrie :

Ô ! quelle odeur ! qu'il est pesant !
Et qu'il me charme en le baisant !
Page, un cousteau, que je l'entame ;
Mais qu'auparavant on reclame,
Par des soins au devoir instruits,
Pomone, qui préside aux fruits,
Afin qu'au goust il se rencontre
Aussi bon qu'il a belle montre,
Et qu'on ne treuve point en luy,
Le défaut des gens d'aujourd'huy.

Nostre prière est exaucée,
Elle a reconnu ma pensée ;
C'en est fait, le voilà coupé,
Et mon espoir n'est point trompé.
Ô dieux ! que l'esclat qu'il me lance,
M'en confirme bien l'excellance !
Qui vit jamais un si beau teint !
D'un jaune sanguin il se peint ;
Il est jaune jusques au centre,
Il a peu de grains dans le ventre,
Et ce peu-là, je pense encor
Que ce soient autant de grains d'or ;
Il est sec, son escorce est mince ;
Bref, c'est un vray manger de prince ;
Mais, bien que je ne le sois pas,
J'en feray pourtant un repas.

Ha ! soustenez-moy, je me pâme
Ce morceau me chatouille l'ame ;
Il rend une douce liqueur
Qui me va confire le cœur ;
Mon appetit se rassasie
De pure et nouvelle ambrosie,
Et mes sens, par le goust seduits,
Au nombre d'un sont tous reduits.
Non, le cocos, fruit delectable,
Qui luy tout seul fournit la table
De tous les mets que le desir
Puisse imaginer et choisir,
Ny les baisers d'une maistresse,
Quand elle-mesme nous caresse,
Ny ce qu'on tire des roseaux
Que Crète nourrit dans ses eaux,
Ny le cher abricot, que j'ayme,
Ny la fraise avecque la crème,
Ny la manne qui vient du ciel
Ny le pur aliment du miel,
Ny la poire de Tours sacrée,
Ny la verte figue sucrée,
Ny la prune au jus delicat,
Ny mesme le raisin muscat
(Parole pour moy bien estrange),
Ne sont qu'amertume et que fange
Au prix de ce melon divin,
Honneur du climat angevin*.

* Les melons de Mazé, village à cinq lieues d'Angers, sont encore fameux.

Que dis-je, d'Anjou ? je m'abuse ;
C'est un fruit du crû de ma muse,
Un fruit en Parnasse eslevé,
De l'eau d'Hyppocrene abreuvé,
Mont qui, pour les dieux seuls, rapporte
D'excellens fruits de cette sorte,
Pour estre proche du soleil,
D'où leur vient ce goust noppareil :
Car il ne seroit pas croyable
Qu'un lieu commun, quoy qu'agréable,
Eust pu produire ainsi pour nous
Rien de si bon ni de si doux.

Ô vive source de lumiere !
Tuy dont la route coustumiere
Illumine tout l'univers ;
Phoebus, dieu des fruits et des vers,
Qui tout vois et qui tout embrasses,
Icy je te rends humbles excuses,
D'un cœur d'ingratitude exent,
De nous avoir fait ce present ;
Et veux, pour quelque recompense,
Dire en ce lieu ce que je pense
Et de ce melon et de toy,
Suivant les signes que j'en voy.
Chacun tandis, ô chère troupe,
Chacun laisse en rehers la coupe,
Car ce que je vous vay chanter
Vaut bien qu'on daigne l'escouter :

Après que Jupiter, avecque son tonnerre,
Eut fait la petarrade aux enfans de la terre,
Et que les dieux, lassez, revindrent son combat
Où Pan perdit ses gands, Apollon sur rabat,
Mars l'un de ses souliers, Ballas une manchette,
Hercule, par un trou, l'argent de sa pochette,
Mercure une jartiere et Bacchus son cordon,
Pour s'estre, dans les coups, jettez à l'abandon ;
Après, dis-je, ce chocq, où l'asne de Silene,
Aux plus mauvais garçons fit enfin perdre haleine,
Par l'extrême frayeur que sa voix leur donna,
De quoy le ciel fremit et l'enfer bourdonna ;
On dit qu'il fut conclu qu'en signe de victoire
Tout le reste du jour se passeroit à boire,
Et que chacun d'entr'eux, fournissant au banquet,
Apporterait son mets troussé comme un paquet.

Soudain, de tous costez sur l'Olympe se virent
Plats deçà, plats delà, que les Nymphes servirent,
Le bras nud jusqu'au coude et le sein decouvert,
Orné de quelque fleur avec un peu de vert.
Ce dieu qui des premiers autorisa l'inceste,
Devant qui les plus grands de la troupe celeste,
N'oseroient seulement ny tousser ny cracher ;
Laudacieux Jupin, pour commencer la dance,
Et presenter à l'œil dequoy garnir la pance,
Fit apporter pour soy, dans un bassin de pris,
Quantité de gibbier que son aigle avoit pris.

La superbe Junon, qui dans une charrette
Que des pans font rouler, fait souvent sa retraite
En l'empire incertain des animaux volans,
Prit de la main d'Iris un bouquet d'ortolans
Qui fleurissoit de grasse, et devoit la bouche
À luy donner des dents une prompte escarmouche,
Durant qu'il estoit chaud, et qu'il s'en exhaloit
Un gracieux parfum que le nez avaloit.

Le compere Denis, à la trogne vermeille,
Qui veut tousjours chanfler, mesme quand il sommeille,
Rendant de son pouvoir Ganymede esbahy,
Voulut que le nectar fist place au vin d'Ay,
Dont il fit apporter par ses folles Menades,
Qui faisoient en hurlant mille pantalonnades,
Cinquante gros flacons remplis d'un bon bord,
Pour le plaisir de l'ame, et pour le bien du corps.

La deesse des fours, des moulins et des plaines,
Où l'œil du bon Pitaut voit l'espoir de ses peines ;
Celle qui, s'esclairant de deux flambeaux de pin,
À force de trotter usa maint escarpin
En cherchant nuit et jour la domzelle ravie,
Cérés au crin doré, le soustien de la vie,
Munit les assistans, au lieu de pain-mollet.
De biscuits à l'eau-rose, et de gasteaux au lait.

Celuy qui sur la mer impetueuse et fiere,
En son humide main porte une fourche fiere,
Dont il rosse les flots quand ils font les mutains,
Excitez par les vents, qui sont leurs vrais lutins,
Fit servir devant luy, par la fille de chambre
De madame Thetis, un plat d'huistres à l'ambre,
Que l'un de ses Tritons, non pas sans en goustier,
Du fond de l'Ocean luy venoit d'apporter.

Celle qui sur un mont sa chasteté diffame,
La princesse des flots, qui comme sage-femme
Assiste à ce travail où l'on pisse des os,
Et dont elle delivre en disant certains mots ;
Diane, au front cornu, de qui l'humeur sauvage
Ne se plaist qu'aux forests à faire du ravage,
Fit mettre sur la table un fan de daim rosty,
Que d'une sauce à l'ail on avoit assorty.

Le forgeur écloppé qui fait son domicile
Parmy les pets-flambants que lasche la Sicile,
Ce beau fils qui se farde avecque du charbon,
Fit porter par Sterope un monstrueux jambon
Et six langues de boeuf qui, depuis mainte année
En grand pontificat ornoient sa cheminée,
Où tout expressément ce patron des cocus
Les avoit fait fumer pour donner à Baccus.

La garce qui nasquit de l'excrement de l'onde
Pour courir l'esguillette en tous les lieux du monde,
Venus, la bonne cagne aux paillardz appetits,
Sçachant que ses pigeons qu'on maitra d'apetits,
En fit faire un pasté, que la grosse Eufrosine,
Qui se connoist des mieux à ruer en cuisine,
Elle-mesme apporta plain de culs d'artichaud,
Et de tout ce qui rend cleuy de l'homme chaud.

Le boucq qui contraignit la nymphe des quenouilles
De se precipiter dans les bras des grenouilles
Pour sauver son honneur qu'il vouloit escroquer,
En l'ardeur dont Amour l'estoit venu picquer,
Pan, le roy des flusteurs, de qui dans l'Arcadie
Les troupeaux de brebis suivent la melodie,
Honora le festin d'un agneau bien lardé,
Que des pattes du loup son chien avoit gardé.

Et, bien que l'on eust creu qu'en cet acte rebelle,
La vieille au cul crotté, la terrestre Cybelle,
Des orgueilleux geans eust tenu le party,
Auquel en demeura pourtant le desmenty ;
Elle ne laissa pas, quittant Phlegre à main gauche,
Comme mere des dieux d'estre de la debauche,
Et de leur apporter, se traissant au baston,
Des champignons nouveaux, cuits au jus de mouton.
Avecques de leurs sœurs, d'excellentes morilles,
Et des truffes encor, ses veritables filles,
Qu'un porc qu'on meine en lesse, eventant d'assez loin,
Fouille pour nostre bouche et renverse du groin*.

* Ce vers et les trois précédents, omis dans toutes les éditions, se trouvent imprimés à part dans la 4^e partie, avec cette indication : — Quatre vers à insérer dans le Melon, après « Des champignons nouveaux... »

Le seigneur des jardins, que les herbes reverent,
Et Vertumne et Pomone ensemble s'y trouverent,
D'asperges, de pois verts, de salades pourveus,
Et des plus rares fruicts que jamais on eust veus.

Bref, nul, en ce banquet, horsmis le vieux Saturne,
Qui, flatté d'un espoir savant et taciturne,
Du complot de Typhon avoit esté l'acteur ;
Nul, dis-je, horsmis Mars, le grand gladiateur ;
Nul, horsmis le Thebain qui charge son espaulé
D'un arbre tout entier en guise d'une gaulé ;
Nul, horsmis la pucelle aux doigts laborieux,
Qui de ceux d'Arachné furent victorieux ;
Et nul, horsmis Mercure, en cette illustre bande,
Ne vint sans apporter, par maniere d'offrande,
De quoy faire ripaille, ainsi que l'avoit dit
Celuy qui sur l'Olympe a la plus de credit.

Encore, entre ceux-là, l'histoire represente
Que, si de rien fournir Minerve fut exente,
C'est pour l'amour du soin qu'elle voulut avoir
De mettre le couvert, où la belle fit voir
Mainte oeuvre de sa main superbement tissue ;
Que quand au bon Hercule avecque sa massue,
C'est qu'il estoit alors, pour garder ses amis,
En qualité de suisse à la porte commis ;
Que, quant au furibond, au traîneur de rapiere,
Au soudart thracien, qui d'une ame guerriere
Employé à s'habiller enclumes et marteaux,
C'est qu'il eut le soucy d'aiguiser les cousteaux ;
Et que, pour le causeur à la mine subtile,
De qui la vigilance aux festins est utile,
Et qui n'entrepren rien dont il ne vienne à bout,
C'est qu'il s'estoit chargé de donner ordre à tout.

Or, pour venir au point que je vous veux déduire,
Où je prie aux bons Dieux qu'ils me veulent conduire,
Vous sçavez, compagnons, que parmy tant de mets,
Qui furent les meilleurs qu'on mangera jamais,
Et parmy tant de fruicts, dont en cette assemblée,
Au grand plaisir des sens la table fut comblée,
Il ne se trouva rien à l'égal d'un melon
Que Thalie apporta pour son maistre Apollon.
Que ne fut-il point dit en celebrant sa gloire !
Et que ne diroit-on encore à sa mémoire ?
Le Temps, qui frippe tout, ce gourmand immortel,
Jure n'avoir rien veu ny rien mangé de tel !
Et ce grand repreneur, qui d'une aigre censure
Vouloit que par un trou l'on nous vist la fressure,
Mome le mesdisant, fut contraint d'avouer
Que sans nulle hyperbole on le pouvoit louer.

Dès qu'il fut sur la nape, un aigu cry de joye
Donna son corps de vent aux oreilles en noye ;
Le cœur en tressaillit, et les plus friands nez
D'une si douce odeur furent tous estonnez ;
Mais quand ce vint au goust, ce fut bien autre chose :
Aussi d'en discourir la muse mesme n'ose ;
Elle dit seulement qu'en ce divin banquet
Il fit cesser pour l'heure aux femmes le caquet.

Phoebus, qui le tenoit, sentant sa fantaisie
D'un desir curieux en cet instant saisie,
En coupe la moitié, la creuse proprement ;
Bref, pour finir le conte, en fait un instrument
Dont la forme destruit et renverse la fable
De ce qu'on a chanté, que jadis sur le sable
Mercure, trouvant mort un certain limaçon,
Qui vit par fois en beste et par fois en poisson,
Soudain en ramassa la cocque harmonieuse,
Avec quoy, d'une main aux arts ingenieuse
Aussi bien qu'aux larcins, tout à l'heure qu'il l'eut,
Au bord d'une riviere fit le premier lut.

Ainsi, de cette escorce en beauté sans pareille
Fut fabriqué là-haut ce charmeur de l'oreille,
D'où sortit lors un son, par accens mesuré,
Plus doux que le manger qu'on en avoit tiré.
Là maintes cordes d'arc, en grossier differantes,
Sous les doigts d'Apollon chanterent des courantes ;
Là mille traits hardis, entremelez d'esclats,
Firent caprioler les pintes et les plats ;
Le plus grave des Dieux en dansa de la teste,
Et le plus beau de tous, pour accomplir la feste,
Joignant à ses accords son admirable voix,
Desconfit les Titans une seconde fois.

Voilà, chers auditeurs, l'effet de ma promesse ;
Voilà ce qu'au jardin arrosé du Permesse,
Terpsicore au bon bec, pour qui j'ay de l'amour,
En voyant des melons me prosna l'autre jour.
J'ay trouvé qu'à propos je pouvois vous l'apprendre,
Pour descharger ma ratte et pour vous faire entendre
Que je croy que ce fruit, qui possède nos yeux,
Provient de celuy-là que brifferent les dieux :
Car le roy d'Helicon, le demon de ma veine,
Dans le coin d'un mouchoir en regarda de la graine,
Afin que tous les ans il en pust replanter,
Et d'un soin libéral nous en faire goustier.

Ô manger précieux ! délices de la bouche !
Ô doux reptile herbu, rampant sur une couche !
Ô ! beaucoup mieux que l'or, chef-d'œuvre d'Apollon !
Ô fleur de tous les fruicts ! Ô ravissant melon !
Les hommes de la cour seront gens de parole,
Les bordels de Rouen seront francs de verolle.
Sans vermine et sans galle on verra les pedents,
Les preneurs de petun auront de belles dents,
Les femmes des badauts ne seront plus cocquettes,
Les corps pleins de santé se plainront aux clicquettes*.

* Se plainront à entendre le son des clicquettes ou crecelles avec lesquelles les lépreux avertissent de fuir leur approche.

Les amoureux transis ne seront plus jaloux,
Les paisibles bourgeois hanteront les filoux,
Les meilleurs cabarets deviendront solitaires,
Les chantres du Pont-Neuf diront de hauts mysteres,
Les pauvres Quinze-Vingts vaudront trois cens argus,
Les esprits doux du temps parodtront fort argus,
Maillet fera des vers aussi bien que Malherbe,
Je hayeray Faret, qui se rendra superbe,
Pour amasser des biens avare je seray,
Pour devenir plus grand mon cœur j'abesseray,
Bref, ô melon succrin, pour t'accabler de gloire,
Des faveurs de Margot je perdray la memoire
Avant que je t'oublie et que ton goust charmant
Soit biffé des cahiers du bon gros Saint-Amant.

Le Melon,
de Marc-Antoine Girard de Saint-Amant (1594-1661),
date de 1634. Le texte de la présente publication
a été établi sur une édition de 1855.

ISBN : 978-2-89668-651-3

© Vertiges éditeur, 2018

— 0652^e leclurriel —

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org